

Christopher Lasch,

LA REVOLTE DES ELITES

1996

Nous voyons en effet combien la signification de la démocratie s'est brouillée, combien nous nous sommes éloignés des prémisses sur lesquelles ce pays a été fondé. Le mot en est arrivé à servir simplement de description à l'Etat-thérapeute. Aujourd'hui, quand nous parlons de démocratie, nous renvoyons le plus souvent à la démocratisation de l'« estime de soi ». Les scies qui ont cours à l'heure actuelle – diversité, compassion, (re)prise de pouvoir, (re)prise de statut – expriment l'espoir indistinct que l'on pourra surmonter les divisions profondes de la société américaine à force de bonne volonté et de discours aseptisé.

On nous demande de reconnaître que toutes les minorités ont droit au respect non pas en vertu de ce qu'elles ont accompli mais de ce qu'elles ont souffert dans le passé. On nous explique qu'en prêtant attention avec compassion à ce qu'elles font et disent, nous aboutirons, sans bien savoir comment, à améliorer l'opinion qu'elles ont d'elles-mêmes ; l'interdiction des épithètes raciales et autres formes de discours de haine est censée faire des miracles pour leur moral. Dans cette obsession pour les mots, nous avons perdu de vue les dures réalités qu'il est impossible d'adoucir en se contentant de flatter l'image que les gens se font d'eux-mêmes. Quel avantage les habitants des bas-fonds du Bronx retirent-ils de l'application stricte des codes de discours sur les campus des universités de l'élite ?

p.18-19

On a depuis longtemps perdu toute idée que les masses surfent sur les vagues de l'histoire. Les mouvements radicaux qui ont troublé la paix du XX^{ème} siècle ont échoué l'un après l'autre, et aucun successeur n'est apparu à l'horizon. La classe ouvrière, autrefois pilier du mouvement socialiste, est devenue une pitoyable relique d'elle-même. L'espoir que de « nouveaux mouvements sociaux » prendraient sa place dans la lutte contre le capitalisme, espoir qui a brièvement soutenu la gauche à la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingts, n'a débouché sur rien. Non seulement les nouveaux mouvements sociaux – le féminisme, les droits des homosexuels, les droits au minimum social, l'agitation contre la discrimination raciale – n'ont rien en commun, mais leur seule exigence cohérente vise à être inclus dans les structures dominantes plutôt qu'à une transformation révolutionnaires des rapports sociaux.

p. 39

De nos jours, l'aisance – ou de fait, pour bon nombre d'Américains, la simple survie – demande l'apport du revenu supplémentaire fourni par l'entrée des femmes sur le marché du travail. La prospérité dont jouissent les professions intellectuelles ou les cadres supérieurs qui constituent l'essentiel de la tranche des 20% de revenus les plus élevés, découle en grande partie du schéma conjugal en train d'apparaître et qui a été baptisé, avec fort peu d'élégance, « accouplement assorti » - la tendance des hommes à épouser des femmes sur qui il peuvent compter pour amener un revenu plus ou moins équivalent au leur.

Autrefois les médecins épousaient des infirmières, les avocats et les cadres supérieurs leurs secrétaires. Aujourd'hui, les hommes appartenant à la bourgeoisie aisée tendent à épouser des femmes de leur classe, partenaires d'entreprise ou de cabinet, poursuivant de leur côté une carrière lucrative. « Que se passe-t-il si l'avocat qui gagne 60.000 dollars par an épouse une collègue qui gagne le même montant, demande Mickey Kaus dans son livre *The End of Equality*. Et si un employé à 20.000 dollars par an épouse une employée à 20.000 dollars par an ? Alors la différence entre leurs revenus devient soudain la différence entre 120 000 et 40 000 dollars » ; et, ajoute Kaus, « bien que la tendance soit encore masquée dans les statistiques des revenus par l'infériorité du salaire moyen féminin, il est évident pour pratiquement tout le monde, et même pour les experts, que c'est bien quelque chose de ce genre qui est de fait en train de se produire. » Entre parenthèses, il est inutile d'aller chercher plus loin la raison de l'attrait du féminisme pour les élites des professions intellectuelles et managériales. Le carriérisme féminin fournit la base indispensable à leur mode de vie prospère, chic et voyant, dont l'extravagance est parfois indécente.

p. 44-45

(...) l'idéologie des Lumières, exposée à des attaques de provenance diverse, a perdu une grande partie de son attrait. Les prétentions de la raison universelle sont universellement suspectes. Les espoirs d'un système de valeurs qui transcenderait les particularismes de la classe, de la nationalité, de la religion et de la race ne sont guère plus convaincants. De plus en plus, on perçoit la raison et la morale des Lumières comme un masque pour le pouvoir, et la perspective d'un monde régi par la raison semble plus lointaine qu'à aucun moment depuis le XIX^e siècle. Le citoyen du monde – prototype de l'humanité de l'avenir, selon les philosophes des Lumières – n'est guère visible. Nous avons un marché universel, mais il n'est pas porteur des effets civilisateurs qu'en attendaient avec tant de confiance Hume et Voltaire. Au lieu d'engendrer une prise de conscience de nos inclinaisons et de nos intérêts communs – de l'identité essentielle des êtres humains sur toute la surface du globe – le marché mondial semble intensifier la prise de conscience des différences ethniques et nationales. L'unification du marché va de pair avec la fragmentation de la culture.

p. 101-102

« Plus le capitalisme en est venu à s'identifier à la gratification immédiate et à l'obsolescence systématique, plus il s'est attaqué sans relâche aux fondements moraux de la famille. La montée du taux de divorce, déjà source d'alarme dans le dernier quart du XIX^e siècle, semblait refléter que les contraintes imposées par des responsabilités

et des engagements à long terme étaient de moins en moins supportées. La fureur de progresser avait commencé à sous-entendre le droit de repartir de zéro à chaque fois que des engagements antérieurs devenaient indûment pesants. L'abondance matérielle a affaibli les fondements moraux aussi bien qu'économiques de « l'Etat familial bien ordonné » qu'admiraient les libéraux du XIX^e siècle. L'entreprise familiale a cédé la place à la société anonyme, l'exploitation agricole familiale a reculé (plus lentement et de façon plus douloureuse) devant une agriculture collectivisée contrôlée en définitive par les mêmes banques qui avaient mis en œuvre la restructuration financière de l'entreprise. (...)

Au lieu de servir de contrepoids au marché, la famille a donc été envahie et minée par le marché. Le culte sentimental de la maternité, même au zénith de son influence à la fin du XIX^e siècle n'a jamais pu tout à fait occulter cette réalité : un travail bénévole est marqué du stigmate de l'infériorité sociale quand l'argent devient la mesure universelle de valeur. A long terme, les femmes ont été contraintes d'entrer dans les lieux de travail, non seulement parce que leur famille avait besoin du revenu supplémentaire mais parce qu'un travail rétribué semblait représenter leur unique espoir de conquérir l'égalité avec les hommes.

De nos jours, il est de plus en plus clair que les enfants paient le prix de cette invasion de la famille par le marché. Les deux parents travaillant à l'extérieur, et les grands-parents se signalant par leur absence, la famille n'est plus capable de protéger les enfants du marché. Le poste de télévision devient le baby-sitter principal par défaut. Sa présence envahissante inflige le coup final au moindre espoir qui subsistait encore que la famille soit un espace protégé où les enfants puissent grandir. Les enfants sont aujourd'hui exposés au monde extérieur dès le moment où ils ont l'âge de rester seuls devant le poste. De plus, ils y sont exposés sous une forme brutale et pourtant séduisante, qui réduit les valeurs du marché à leurs termes les plus simples. La télévision commerciale dramatise dans les termes les plus explicites le cynisme toujours présent implicitement dans l'idéologie du marché. La conviction sentimentale selon laquelle les meilleures choses de la vie sont gratuites est depuis longtemps tombée dans l'oubli.

Puisqu'il est clair que les meilleures choses coûtent énormément d'argent, les gens cherchent à en gagner, dans le monde que dépeint la télévision commerciale, par des moyens honnêtes ou pas. L'idée que le crime ne paie pas – autre convention passée à la trappe – cède devant la prise de conscience que l'application de la loi est une bataille sans espoir, que les autorités politiques sont impuissantes face aux syndicats du crime et qu'elles gênent souvent la police dans ses efforts pour amener les criminels devant leurs juges, que tous les conflits sont réglés par la violence et que leurs scrupules sur la violence condamnent les scrupuleux à devenir des perdants.

p.104-105

A mesure que les organisations rigides se désagrègent, il faudra que les gens improvisent des moyens de satisfaire à leurs besoins immédiats : des patrouilles dans les rues de leurs quartiers, le retrait de leurs enfants des écoles publiques afin de les instruire à domicile. L'Etat par sa défaillance contribuera ainsi à part entière à

restaurer les mécanismes informels du système D. Mais on a du mal à voir comment les fondements de la vie civique peuvent être restaurés à moins que ce travail ne devienne un but prioritaire dans les politiques des pouvoirs publics. On a beaucoup entendu parler de l'état de ruine de nos infrastructures matérielles, mais nos infrastructures culturelles nécessitent aussi l'attention et ne sauraient se contenter de celle, purement rhétorique, de politiciens qui font l'éloge des « valeurs de la famille » tout en menant des politiques économiques qui la sapent. Il est naïf ou bien cynique d'induire le public à croire qu'il suffit de démanteler l'Etat-providence pour garantir une résurgence de la coopération spontanée (...)

Les gens qui ont pour habitude de se débrouiller seuls, qui vivent dans des grandes villes et des banlieues résidentielles où les centres commerciaux ont remplacé les quartiers avec leurs commerçants et qui préfèrent la compagnie d'un étroit cercle d'amis (ou simplement de la télévision) à la sociabilité informelle de la rue, du snack et du bar ont peu de chances de réinventer des communautés simplement parce que l'Etat s'est avéré être une solution de substitution tellement insatisfaisante. Les mécanismes du marché ne répareront pas le tissu de la confiance publique. Au contraire, l'effet du marché sur l'infrastructure culturelle est tout aussi corrosif que celui de l'Etat.

p.108-109

(...) c'est notre répugnance à exiger des choses les uns des autres, bien plus que notre répugnance à aider ceux qui sont dans le besoin, qui érode aujourd'hui la force de la démocratie. Nous sommes devenus bien trop accommodants, bien trop tolérants, pour notre propre santé. Au nom d'une compréhension pleine de sympathie, nous tolérons le travail salopé, les habitudes de pensée médiocres, et les normes de conduite personnelle incorrectes. Nous supportons les mauvaises manières, les mauvaises façons de parler de toutes sortes, depuis la scatologie banale aujourd'hui devenue omniprésente jusqu'aux raffinements du charabia universitaire.

Il est rare que nous prenions la peine de corriger une erreur ou de débattre avec des adversaires dans l'espoir de leur faire changer d'avis. Au lieu de cela, nous leur imposons silence en criant plus fort qu'eux ou alors nous sommes d'accord pour ne pas être d'accord, en disant que nous avons tous droit à nos opinions. De nos jours, il y a plus de chances pour que la démocratie meure d'indifférence que d'intolérance. La tolérance et la compréhension sont des vertus importantes, mais elles ne doivent pas devenir un prétexte pour l'apathie.

p.115

Les débats sur l'éducation ressemblent aux débats sur la famille, qui est un thème étroitement apparenté. La droite parle de faillite et de crise, la gauche de pluralisme et de diversité. La droite ne propose pas d'explication convaincante du problème, et encore moins de solution convaincante, mais elle a au moins le mérite de reconnaître que le problème existe : la fréquence des divorces ; l'augmentation des familles monoparentales où la mère est seule ; l'instabilité des rapports entre individus ; les effets dévastateurs de cette instabilité sur les enfants.

Pour la gauche, il s'agit là de signes salutaires d'un changement, de l'abandon de la famille nucléaire dominée par les pères au profit d'une structure familiale pluraliste dans laquelle les gens pourront choisir dans une large gamme de configurations de vie. Que l'une de ces configurations soit socialement avalisée semble non moins critiquable pour des progressistes qu'une culture commune ou qu'un programme scolaire commun. Ils soutiennent que le passage de l'uniformité au pluralisme engendra peut-être la confusion mais que cette confusion est un faible prix à payer pour la liberté de choix.

p.185

Les études littéraires sont devenues auto-référentielles dans un sens dont se gardent bien de parler ceux qui insistent sur la dimension inéluctablement auto-référentielle du langage : leur fonction principale est de constituer des réputations universitaires, de remplir les pages des publications savantes et de soutenir l'entreprise des études littéraires. Le mépris pour le grand public, présent de façon si peu ambiguë dans le travail des nouveaux théoriciens littéraires reflète la conviction, dénuée de tout fondement, de leur supériorité intellectuelle mais il reflète également le fait qu'ils savent très bien que nul ne décroche un poste de professeur en écrivant pour le grand public

p.188